

LE DAUPHIN,

FILS DE LOUIS XV.

ET

PÈRE DE LOUIS XVI ET DE LOUIS XVIII,

OU

VIE PRIVÉE DES BOURBONS,

DEPUIS LE MARIAGE DE LOUIS XV EN 1725,
JUSQU'À L'OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX EN 1789;

CONTENANT des particularités peu connues concernant
Louis XV et la reine Marie Leckzinska, le Dauphin, la
Dauphine, et Mesdames filles de Louis XV; Louis XVI et ses
frères; Mesdames Clotilde et Elisabeth ses sœurs; la reine
Marie-Antoinette, et Madame, duchesse d'Angoulême, etc.

Par M. CHARLES DU ROZOIR.



meilleurs fils aînés

PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n^o 30.
Et chez PILLET, impr.-libraire, rue Christine, n^o 5.

1815;

Désolation du Dauphin. — Il s'occupe de l'éducation de ses autres enfans. — Sa bonté envers ses officiers et ses domestiques. — Accident funeste qui lui arrive à la chasse.

IL est impossible de décrire la désolation du Dauphin et de la Dauphine lorsque le duc de la Vauguyon entra dans leur appartement pour leur annoncer que leur fils bien-aimé n'était plus. Toute la famille royale était réunie. La Dauphine tomba évanouie entre les bras du roi, qui lui prodigua les

(1) Le 22 mars 1761. Il était âgé de neuf ans et demi.

plus tendres soins. Le Dauphin, sans couleur, sans pouls, sans haleine, fut pendant quelques minutes dans l'état le plus violent. Il avait mis dans son premier né toutes ses espérances. Rien ne put adoucir l'amertume de ses regrets. On jugera de leur constance par la lettre qu'il adressa quatre mois après à M. de Nicolaï, évêque de Verdun. Ce prélat vertueux était le confident des plus secrètes pensées du Dauphin, depuis qu'il avait perdu l'abbé de Saint-Cyr. « Tourolle est actuellement à moi, écrivait-il ; ce m'est une consolation de pouvoir lui parler à tout moment de son pauvre petit maître ; mais cela, joint à son appartement qu'occupe le duc de Berry, et où j'ai été exprès tous ces jours-ci pour m'y accoutumer, a rouvert ma plaie avec une vivacité que je ne puis vous dire. Les lieux et les murailles même nous rappellent ce que nous avons perdu, comme ferait une peinture. Il semble que l'on y voit les traits gravés et que l'on entend la voix : l'illusion est bien puissante et bien cruelle. »

Dans sa douleur profonde, la seule distraction du Dauphin était de suivre l'éducation des trois fils qui lui restaient : le duc de Berry, le comte de Provence et le comte

d'Artois. Il voulut que les exemples du duc de Bourgogne devinssent l'héritage de ses frères. Ce fut par ses ordres, et même d'après des notes écrites de sa main, que le marquis de Pompi-
gnan leur fit admirer dans l'éloge véridique d'un enfant de neuf ans et demi le germe précieux de toutes les qualités dont le développement fait les grands rois.

Toujours occupé du soin de former ses fils à la vertu, le Dauphin savait tirer avantage des circonstances les plus indifférentes pour leur donner de ces leçons qui font sur le cœur des enfans une impression durable. Le jour où, suivant l'usage observé pour les princes, on suppléa les cérémonies du baptême au duc de Berry et au comte de Provence, le Dauphin se fit apporter le registre de la paroisse, et leur montra que le nom qui précédait les leurs était celui du fils d'un artisan. « Vous le » voyez mes enfans, leur dit-il, dans l'or-
» dre de la religion, les distinctions dispa-
» raissent. Il n'y a de véritable grandeur
» que celle que donne la vertu. Vous serez
» un jour plus grand que cet enfant aux
» yeux des hommes ; mais il sera lui-même
» plus grand aux yeux de Dieu, s'il est
» plus vertueux. »

Le Dauphin disait souvent au duc de la

Vauguyon. « Conduisez mes enfans dans la
» chaumière du paysan, qu'ils voient de leurs
» yeux le pain dont se nourrit le pauvre,
» qu'ils touchent de leur main la paille qui
» lui sert de lit. Je veux qu'ils apprenent à
» pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de
» larmes ne peut être bon. »

Toute sa conduite offrait l'exemple de cette bonté qu'il voulait inspirer à ses fils. Maître aussi commode que père tendre et vigilant, il était dans son intérieur d'une humeur toujours égale. S'il avait un reproche à faire à quelqu'un de ses officiers, c'était avec cet air de bonté qui corrige sans décourager. Quelquefois il se donnait la peine d'instruire lui-même ceux qui entraient à son service de ce qu'ils avaient à faire. Ses quatre valets de chambre le servaient alternativement pendant une semaine. On a remarqué que le Dauphin, pour faciliter leur service, daignait prendre avec eux des manières assorties au caractère de chacun. L'un d'eux, qui le rasait pour la première fois, commençait à trembler. « Ne craignez rien, lui dit-il, si vous
» me faites quelque entaille, on ne s'en pren-
» dra pas à vous; on dira que j'ai vu l'enne-
» mi de près. » Ce bon prince prenait quelquefois plaisir à s'entretenir avec eux de ce

qui pouvait les intéresser davantage, et leur donnait avec aménité de sages leçons. Un de ses valets de chambre, auquel il demandait des nouvelles de son fils étudiant au collège, lui répondit qu'il s'était arrangé avec ses maîtres pour qu'on ne le punit jamais. « Vous avez pris sans doute aussi vos » arrangemens avec votre fils pour qu'il ne » commît aucune faute qui méritât puni- » tion, » répliqua le Dauphin.

Ce prince étendait ses bontés sur le moindre de ses domestiques. Un piqueur ayant été blessé en tombant de cheval, le Dauphin recommanda qu'on lui envoyât sur-le-champ son médecin et son chirurgien. Le lendemain il fit une promenade qui le conduisit comme par hasard auprès de la demeure du blessé, et en passant il dit à l'un de ses officiers : « Je » crois que c'est ici que demeure le pauvre » Philippe, allez voir comment il va. »

Mais le cœur sensible et compatissant du Dauphin ne se fit jamais mieux voir que lors de l'accident qui lui arriva dans le mois d'août 1755. Il revenait de chasser la perdrix à Villepreux, et il était sur le point de retourner à Versailles, lorsque, voulant décharger son fusil avant que de monter en carrosse, il ne s'aperçut pas que Chambors, son écuyer

de service , s'avancait pour lui donner la main. Lorsque le coup partit, l'écuyer était encore derrière le carrosse , qui le déroba à la vue du Dauphin ; mais dans le même instant son bras déborda une des roues. Chambors fut renversé du coup : il eut cependant la force de se relever et de dire au Dauphin , qui se désolait : « Monsieur, ce n'est rien, » ce ne sera rien ; je n'ai que le bras cassé. » Le Dauphin, désespéré d'avoir mis en cet état un serviteur qu'il aimait, se jette à ses genoux. Chambors assure le Dauphin qu'il souffre plus de voir son prince à ses pieds que du coup qu'il a reçu. Le Dauphin, hors de lui, crie et se désole encore plus. « Ma » vie n'est-elle pas à vous ? lui dit Chambors ; » ne devait-elle pas être sacrifiée à votre service ? » Le prince le couvre de sa redingote , il aide à le mettre dans sa voiture , et veut y remonter avec lui pour lui prodiguer ses soins. Chambors, qui ne peut supporter l'état de désespoir où il voit son maître , s'y oppose, et lui dit en partant : « Monsieur, » je vous recommande ma femme et l'enfant » qu'elle porte. »

Le Dauphin, abîmé dans sa douleur, suit la voiture à pied, tête nue, les cheveux en désordre , et sans s'apercevoir qu'il est encore

en costume de chasse. Dès qu'il est arrivé à Versailles, il envoie dire à Chambors que s'il peut supporter sa vue, il veut aller lui rendre tous les services qui dépendront de lui. Chambors répond en suppliant le Dauphin de s'épargner un spectacle qui lui serait trop douloureux. Le prince ordonne qu'on vienne lui dire des nouvelles de son écuyer à toutes les heures, et charge l'abbé de Marbœuf de ne le point quitter. Tout le monde est frappé des vives alarmes du Dauphin; on croit qu'un tel excès de désolation ne peut venir que de la persuasion où il est que Chambors était blessé à mort; et, pour le consoler, on lui dit que les chirurgiens ne désespèrent pas de sa vie. « Dès qu'il souffre, reprit le » Dauphin, ne suis-je pas assez malheureux ! et faut-il que j'aie tué un homme » pour être dans la douleur ? »

Chambors ne mourut qu'au bout de sept jours. Le Dauphin, pendant tout ce temps, ne pensa qu'à Chambors, ne s'occupa que de Chambors. Non content d'avoir donné les ordres les plus précis pour qu'il fût traité avec toute sorte de soins, il voulut encore s'en assurer par lui-même dans plusieurs visites qu'il lui fit, quoique la vue de ce malheureux redoublât sa désolation. Sa mort porta au Dauphin un

nouveau coup plus terrible encore. « Hélas ! » s'écria-t-il, il est donc vrai que j'ai tué un homme ! O dieu ! quel malheur ! »

Cette affligeante pensée ne le quittait ni le jour ni la nuit. Les consolations des ministres de la religion, les représentations de ses amis, rien n'était capable de le distraire de sa douleur. On avait beau lui répéter qu'il ne devait pas s'imputer un malheur dont il n'était que la cause innocente. « Vous direz tout ce que vous voudrez, répondait-il, mais ce pauvre homme est toujours mort, et mort d'un coup qui est parti de ma main ; non, je ne me le pardonnerai jamais. » Et dans une autre occasion : « Oui, dit-il, je vois encore l'endroit où s'est passée cette scène affreuse ; j'entends encore les cris de ce malheureux ; il me semble le voir à chaque instant qui me tend ses bras ensanglantés, et me dit : quel mal vous ai-je fait pour m'ôter la vie ? Ces pensées importunes me suivent partout, et l'usage de ma réflexion ne sert qu'à me convaincre de plus en plus que ce ne sont point des chimères. »

Chambors, avant de rendre le dernier soupir, avait dicté son testament, dans lequel il suppliait le Dauphin de ne point s'affliger à l'excès d'un malheur involontaire, et qu'il

avait lui-même plus que réparé par les marques d'humanité qu'il n'avait cessé de lui donner. Il finissait par lui recommander sa femme et sa famille. Le Dauphin se fit apporter ce testament, et le lut en fondant en larmes.

Chambors mourut dans la vingt-neuvième année de son âge. Sa veuve, qui n'avait que vingt-un ans, était grosse de quatre mois. La lettre que le Dauphin s'empressa de lui écrire est une nouvelle preuve de la sensibilité de son âme. « Vos intérêts, madame, lui disait-il, sont devenus les miens..... Vous me verrez toujours aller au-devant de ce que vous pourrez souhaiter, et pour vous et pour cet enfant que vous allez mettre au jour. Vos demandes seront toujours accomplies..... Ma seule consolation, dans l'horrible malheur dont je n'ose seulement me retracer l'idée, est de contribuer à adoucir, autant qu'il dépendra de moi, la douleur que vous ressentez, et que je ressens comme vous-même. »

« On conçoit aisément, dit l'auteur des Mémoires du Dauphin, qu'un jeune prince (il avait alors vingt-six ans), ému, dans les premiers momens, d'un accident si funeste, ait pu avoir et témoigner de pareils sentimens ;

mais ce qui caractérise le cœur du Dauphin , c'est qu'il n'était pas capable de les oublier. » Madame de Chambors accoucha d'un fils cinq mois après la mort de son mari. Le Dauphin tint cet enfant sur les fonts de baptême ; « et , comme le dit avec sa grâce ordinaire madame de Gisors , qui raconte cette particularité , » manquant un peu au cérémonial par une » marque de bonté que les assistans trou- » vèrent de trop et hors d'usage , il répondit » en continuant de violer le cérémonial : il » n'est pas d'usage non plus de tuer le père » d'un enfant. » Il prit toujours soin depuis de cette famille ; il entra avec madame de Chambors dans les moindres détails qui pouvaient contribuer à la fortune et à la satisfaction de son fils et de ses plus proches parens ; mais jamais les grâces qu'il leur fit obtenir ne lui parurent l'acquitter envers elle.

Jamais le souvenir de ce funeste accident ne s'effaça de la mémoire du Dauphin ; et comme s'il eût été coupable , il se punit en s'interdisant l'exercice de la chasse pour le reste de sa vie. Il se reprochait encore ce coup involontaire à sa dernière heure ; et en mourant il pria le roi de tenir lieu de père au fils du malheureux Chambors.